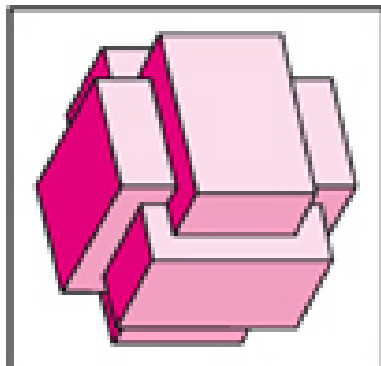


Cécile-Eugénie Clot

## Kleist épistolier

Le geste, l'objet, l'écriture

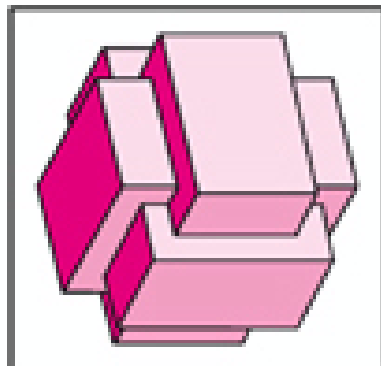


COLLECTION  
CONTACTS

Cécile-Eugénie Clot

## Kleist épistolier

Le geste, l'objet, l'écriture



COLLECTION  
CONTACTS

# Introduction

Quand vint son tour de parler, Aristophane, lors du fameux Banquet auquel il prenait part parmi d'autres prestigieux convives, entreprit de définir à sa façon les ressorts du désir amoureux. C'est ainsi qu'il remonta aux origines de l'humanité, à cette époque mythique où les êtres humains étaient faits:

[...] d'une seule pièce [...] avec un dos tout rond et des flancs circulaires; ils avaient quatre mains, et des jambes en nombre égal à celui des mains; puis deux visages au-dessus d'un cou d'une rondeur parfaite, et absolument pareils l'un à l'autre, tandis que la tête, attendant à ces deux visages placés à l'opposite l'un de l'autre, était unique [...]<sup>1</sup>

Cet être se montra d'un orgueil si démesuré, aux dires du dramaturge, qu'il eut l'audace et l'inconscience de s'attaquer aux Dieux. Et parce que, depuis les origines, l'hybris fut toujours cruellement puni, Zeus, peu enclin toutefois à anéantir une espèce dont il tirait par ailleurs profit, décida, pour l'affaiblir, de couper les créatures en deux, afin de séparer l'une de l'autre chacune des parties de ce tout et de la réduire à l'unicité:

Chacun de nous, par conséquent, est fraction complémentaire, tessère d'homme, et, coupé comme il l'a été, une manière de carrelé, le dédoublement d'une chose unique: il s'ensuit que chacun est constamment en quête de la fraction complémentaire, de la tessère de lui-même.<sup>2</sup>

Se trouve illustrée dans l'imagerie fantasque de cette figure tragicomique privée de sa moitié, l'aspiration essentielle de tout individu à l'autre. Le constat renouvelé d'une singularité à laquelle il est irrémédiablement condamné, pousse l'humain vers cet autre qui lui renvoie l'image de lui-même et lui apporte la confirmation de son existence. Et dans la tension perpétuelle vers autrui à laquelle est réduit l'homme, créature siamoise amputé d'un alter ego originel avec lequel il lui est désormais impossible de fusionner, repose le ressort fondamental de la démarche épistolaire.

1 Platon, *Le Banquet*, in *Œuvres complètes*, T. IV, texte établi et traduit par Léon Robin, Paris, Les Belles Lettres, 1962, p. 30.

2 *Ibid.*, p.33 (souligné par le traducteur).

En effet, la lettre naît du désir impérieux<sup>3</sup> qui pousse l'épistolier à se rapprocher, au-delà de la séparation et de l'éloignement, d'un tiers absent, et à défier, par l'intermédiaire de l'écriture, les lois immuables de l'espace et du temps: «Car la lettre n'accède à l'existence que grâce à une rupture et une séparation premières; l'attente qu'elle exprime veut combler un vide initial [...]».<sup>4</sup> L'aspiration inextinguible d'un individu à la présence de l'autre – qu'elle soit d'ailleurs ou non amoureuse – est garante de l'avènement du texte épistolaire, et la rédaction de la lettre compense l'absence et la séparation à défaut de les abolir, comme l'exprime Goethe, avec une force poétique incomparable: «[...]merck ich an einer gewissen innerlichen Unruhe, daß ich gerne bei Ihnen sein möchte; und in dem Falle ist ein Stückchen Papier so ein wahrer Trost, so ein geflügeltes Pferd, für mich hier, in dem lärmenden Straßburg [...]».<sup>5</sup>

## 1 L'ambivalence du geste épistolaire: entre solitude et échange

Il y a une profonde ambivalence dans le geste de l'épistolier qui cherche à surmonter l'absence de son correspondant, sans néanmoins la révoquer tout à fait, tant cette absence même est constitutive de la démarche tout entière. Que l'absence et la séparation soient abolies, et la lettre n'est plus, qui cède alors le pas à la parole et à l'échange oral. Que la présence équivoque de l'autre cesse d'être, que l'adresse au correspondant disparaisse, et la lettre s'efface devant la formule monophonique du journal. Aussi la lettre oscille-t-elle entre dialogue et monologue, entre une discussion qui s'érige contre l'absence, et un discours réflexif qui se heurte à la réalité

3 Bernard Beugnot parle d'un «besoin», d'un «désir», d'une «pulsion d'écriture» à l'origine de la lettre, De l'invention épistolaire: à la manière de soi, in Mireille Bossis (dir.), *L'Épistolarité à travers les siècles: geste de communication et/ou d'écriture*, Stuttgart, Steiner, 1990, p.30.

4 Bernard Beugnot, *Style ou styles épistolaires?*, in R.H.L.F. 1978, N°6, p.939-952 (citation p.946).

5 *Lettre de Goethe à Friederike Brion du 15 octobre 1770*, in Goethes Briefe in 3 Bänden, Berlin, Weimar, 1984, Bd.1, p.45.

insurmontable de l'éloignement et de la séparation. Comme le souligne Bernard Beugnot:

[...] la lettre dit à la fois la béance d'une relation interrompue et le besoin de l'autre; mais elle demeure discours solitaire et sa forme est la déception de ce qui la fait accéder à l'être, l'attente d'une présence, puisque dans l'instant éphémère de sa composition et de sa lecture, elle abolit et concrétise la séparation.<sup>6</sup>

L'ambivalence du geste constitue l'une des clés de voûte de la réflexion sur le genre, et la critique s'est attachée à la prendre en compte dans ses multiples tentatives pour définir la nature d'une écriture qui se soustrait dans sa particularité à toute classification trop hâtive. Comme le remarque Vincent Kaufmann:

En général, on correspond pour se rapprocher de l'autre, pour communiquer avec lui, du moins le croit-on. Mais peut-être est-ce de son éloignement que l'on fait l'expérience. [...] Si l'écrivain voulait communiquer, il n'écrirait pas, et cette possibilité idéale de ne pas communiquer est sans doute la raison pour laquelle il entretient souvent des correspondances volumineuses, acharnées, s'efforçant inlassablement de convoquer autrui pour mieux le révoquer.<sup>7</sup>

Si l'ambiguïté du geste épistolaire réside pour une grande part dans la solitude de l'épistolier, inhérente à la rédaction de son texte, s'ajoute à cette solitude le décalage, souligné par Reinhard M.G. Nickisch,<sup>8</sup> qui sépare le moment de la rédaction d'une lettre, au cours duquel l'épistolier s'adresse pourtant directement à son correspondant, et le moment de sa lecture par le destinataire. Un décalage similaire s'établit ensuite entre la lecture de la lettre et la rédaction, puis l'envoi d'une éventuelle réponse. Trop de silences séparent en définitive la correspondance entre deux êtres; la séparation et la médiation semblent condamner l'épistolier, malgré son aspiration à l'échange et au dialogue, à un irrémédiable monologue. L'écart temporel qui hache le dialogue le voue à l'échec. L'intention

6 Bernard Beugnot (*cf. supra* note 4), p.948-949.

7 Vincent Kaufmann, *L'équivoque épistolaire*, Paris, 1990, p.8 (souligné par l'auteur).

8 Dans le sillage de Peter Bürgel (*Der Privatbrief. Entwurf eines heuristischen Modells*, in *Deutsche Vierteljahrsschrift* 50, 1976, p.281-297), Nickisch (*Brief*, Stuttgart, 1991, p.11) souligne l'importance de ce décalage («Phasenverzug») dû à la médiation par l'écriture d'une part, et au transport de la lettre d'autre part, décalage qui différencie fondamentalement la communication épistolaire de la communication orale.

dialogique de la lettre demeure alors précisément une intention, tant elle se révèle être dans l'incapacité de surmonter l'épreuve de la solitude et de la séparation – telle est du moins la position de certains critiques, qui voient avant tout dans la communication épistolaire une forme d'échange ou de dialogue qui, réduit à une seule voix, ne parvient pas à dépasser l'absence et demeure fondamentalement monologique.<sup>9</sup>

Un autre partie de la critique défend néanmoins le point de vue opposé et tend à faire résolument basculer la lettre du côté du dialogue. Wilhelm Vosskamp, dans son article sur le roman épistolaire, considère par exemple la lettre dans une perspective absolument dialogique, en vertu de sa fonction d'échange et de sa nature avant tout communicative. Dans la lettre, se trouve reconstitué pour le critique le schéma triangulaire classique de tout processus de communication, le contenu du message constituant, aux côtés des deux interlocuteurs, le troisième angle de la figure.<sup>10</sup>

## 2 Coexistence du monologue et du dialogue et prééminence du genre de la conversation

Si Susan Lee Carrell<sup>11</sup> identifie également dans la lettre un mode réfléchi qui rapproche la lettre du monologue, elle nuance d'autre part avec subtilité la classification univoque de l'épistolaire dans l'une ou l'autre des catégories du monologue ou du dialogue, pour la replacer dans sa

9 Wolfgang G. Müller, *Der Brief*, in Klaus Weissenberger (Hg.), *Prosakunst ohne Erzählen: Die Gattungen der nicht-fiktionalen Kunstprosa*, Tübingen, 1985, 67-87 (cf. p.72); «Der Brief ist ein Monolog, der ein Dialog sein will.» Luise Rinser, *Der Brief des Schriftstellers*, in Jahrbuch der Deutschen Akademie für Sprache und Dichtung, 1975, p.107-112 (citation p.108).

10 Wilhelm Vosskamp, *Dialogische Vergegenwärtigung beim Schreiben und Lesen. Zur Poetik des Briefromans im 18. Jahrhundert*, in Richard Brinkmann u.a. (Hg.), *Deutsche Vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte* 45, 1971, p.80-106.

11 Susan Lee Carrell, *Le Soliloque de la passion féminine ou le dialogue illusoire. Etude d'une formule monophonique de la littérature épistolaire*, Tübingen, Paris, Narr, 1982, p.11-12.

fondamentale ambivalence. Sa proposition, qui se garde de trancher, concilie l'inconciliable en thématissant la coexistence dans la lettre du monologue et du dialogue ou, pour reprendre sa terminologie, d'un mode *passif* et d'un mode *actif*. L'ambiguïté de situation de la lettre entre monologue et dialogue devient alors non plus problématique en soi, mais constitutive de sa particularité: «Instrument flexible, la lettre réunit en elle toutes les virtualités du monologue et du dialogue, et c'est cette flexibilité, et non l'orientation exclusive vers le destinataire, qui crée, pour nous, le caractère propre du discours épistolaire».<sup>12</sup>

Discours, dialogue: autant de mots qui rapprochent l'écriture épistolaire de la sphère de la conversation et de la parole. Ce rapprochement peut sembler paradoxal, dans la mesure où la parole épistolaire ne peut exister qu'à travers la médiation de l'écriture. Cet acte de communication qui se parachève dans l'absence, oscille en effet entre les sphères de l'oral, dont elle conserve certains traits, et de l'écrit, auquel elle se doit de recourir pour advenir. Si la lettre n'est donc pas directement parole, dans la mesure où elle ne peut faire l'économie de la médiation écrite, l'on peut dire avec Alain Viala qu'elle en est une sorte de «substitut».<sup>13</sup> Dialogue ambivalent de l'absence à la frontière du monologue, discours équivoque remédiant par l'écriture à l'impossibilité de la parole dans l'éloignement et la séparation, la lettre semble irrémédiablement placée sous le signe de la contradiction.

Il semble pourtant que son évolution au fil des siècles ait rapproché la lettre toujours davantage du dialogue et de la conversation. Dès les XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, elle représentait pour les humanistes un moyen de relayer l'échange et de permettre la confrontation des idées. Les correspondances, entretenues soigneusement par les humanistes depuis différents pays d'Europe, contribuèrent à cimenter la *respublica litteraria*,<sup>14</sup> i.e. à établir

12 *Ibid.*, p.12.

13 Alain Viala, *La genèse des formes épistolaires en français*, in *Revue de littérature comparée* 52, 1981, p.168-183 (citation p.168).

14 Bernard Beugnot, *Style ou styles épistolaires?*, (cf. *supra* note 4), p.948. Voir également Gert Ueding, *Historisches Wörterbuch der Rhetorik*, Bd.2, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1994, p.71-72: «Grundsätzlich ist der Brief für die Humanisten eine dialogische Gattung, ein Gespräch zwischen Abwesenden, das in einer kultivierten Form der Alltagssprache (*stilus humilis*) geführt wurde und dem

un réseau entre gens de lettres, dont la force résidait précisément dans l'échange permanent auquel la lettre contribuait. Ainsi s'instaura entre ces épistoliers l'habitude, au-delà de la mise en pratique d'une rhétorique élaborée et de la confrontation des idées, de converser par lettres au-delà de la distance et de la séparation: «Ce sont donc les humanistes cicéroniens italiens qui, au XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècle, relayés par Erasme et ses Colloques, ont réinventé pour l'Europe la conversation comme genre littéraire oral et central, père de tous les autres, et en ont répandu les règles et les modèles écrits.»<sup>15</sup>

C'est au cours du XVI<sup>e</sup><sup>16</sup> mais surtout du XVII<sup>e</sup> siècle avec la correspondance de Mme de Sévigné que la lettre bascula peu à peu du côté du dialogue et de la conversation.

L'on doit à l'étude par Roger Duchêne des lettres échangées par Mme de Sévigné avec sa fille, Mme de Grignan, dont elle fut et demeura longtemps séparée, d'avoir mis en lumière les particularités du style épistolaire de Mme de Sévigné, dont la motivation première était de surmonter dans l'écriture épistolaire la douleur de l'absence et de demeurer en contact étroit, sinon permanent, avec celle dont elle se trouvait éloignée:

Ce que Mme de Sévigné veut, c'est communiquer avec sa fille malgré l'absence; en lui adressant sa lettre le lundi, elle fait d'un texte écrit une lettre envoyée et, par conséquent, définitivement signifiante par rapport à sa destinataire; sa hâte à la détacher d'elle et à la diriger vers l'autre atteste qu'elle n'écrit pas pour écrire, mais pour parler à l'absente.<sup>17</sup>

Rompant avec les modèles et les normes épistolaires toujours en vigueur au XVII<sup>e</sup> siècle,<sup>18</sup> Mme de Sévigné substitua à la rhétorique clas-

---

freundschaftlichen Kontakt und dem Gedankenaustausch der geistigen Elite des Zeitalters diene [...]».

15 Marc Fumaroli, *Le genre des genres littéraires français: la conversation*, Oxford, Clarendon Press, 1992.

16 Sous l'influence d'une «philosophie commune à Érasme, à Castiglione, à Guazzo, à Montaigne, à François de Sales, à d'Urfé, [qui] prend pour principe que l'humaine nature tient de la divinité par la parole, et s'élève vers sa source par la réciprocité de la parole.», in Marc Fumaroli, *Ibid.*, p.17.

17 Roger Duchêne, *Mme de Sévigné et la lettre d'amour* (nouvelle édition augmentée), Paris, 1992, p.290 (souligné par l'auteur).

18 Malgré les évolutions qu'elles avaient d'ores et déjà subies; cf. A. Viala (cf. *supra* note 13) et R. Duchêne (cf. *supra* note 16), p.77 *sq.*, qui résume les normes rhéto-



sique un style spontané et non contraint qui correspondait toutefois à une nouvelle rhétorique empruntée à la pratique, en Italie, de la *Sprezzatura*, notion qui traduit l'idéal de *naturel improvisé*.<sup>19</sup> Cette évolution fondamentale de la pratique de la lettre, qui culmina en France au XVII<sup>e</sup> siècle avec les lettres de Mme de Sévigné, rapprocha la lettre de façon décisive de la conversation et donc de la sphère du dialogue oral.

### 3 La dimension littéraire de la lettre

Mais alors que Roger Duchêne tranche sur la querelle de l'aspect dialogique ou monologique d'une correspondance, faisant basculer cette dernière du côté de l'échange dialogique et de la conversation, voilà que se trouve mis au jour un autre problème. Parce que la correspondance de Mme de Sévigné rompt justement avec les modèles épistolaires en vigueur (qui garantissait au genre un statut solide dans la rhétorique classique) et parce qu'elle se libère *de facto* de toute contrainte formelle pour suivre, au fil de la plume, les méandres d'une conversation avec l'absente, se pose l'une des questions les plus discutées et les plus complexes concernant le genre de la lettre, celle de sa valeur littéraire.

Tant que le genre épistolaire se trouva enfermé dans une rhétorique rigoureuse, dont les préceptes perdurèrent jusque dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, un statut littéraire incontesté fut garanti à la lettre.<sup>20</sup> Les

---

riques et sociales de la lettre française du XVII<sup>e</sup> siècle (Guez de Balzac, Voiture, Chapelain) afin de mettre en lumière la rupture que constitua le style de Mme de Sévigné. Wolfgang G. Müller parle à ce propos de dérhétorisation («Entrhetorisierung») du genre épistolaire dans la France du XVII<sup>e</sup> siècle, et de la préférence marquée alors, avec Mme de Sévigné, pour une attitude de négligence et de badinage, une tendance qui n'apparut que plus tardivement, (XVIII<sup>e</sup> s.) en Allemagne, in *Der Brief* (cf. *supra* note 9), p.84 sq.

19 Voir Marc Fumaroli, *Le genre des genres littéraires* (cf. *supra* note 15), p.15.

20 Comme le rappelle Marc Fumaroli, la tradition médiévale avait fait de la lettre, avec le sermon, l'un des deux genres majeurs en prose, avant que les lois du genre ne fussent gelées dans la pratique administrative des secrétaires, in *Genèse de l'épistolographie classique: rhétorique humaniste de la lettre, de Pétrarque à Juste Lipse*, in R.H.L.F. 1978, n°6, p.886-918.

*œuvres épistolaires* de cette époque – ou lettres d'*auteurs épistolaires*, comme les nomme Roger Duchêne<sup>21</sup> – appartenaient à la littérature par leur adéquation à une forme rhétorique préalablement établie. La question de la valeur littéraire du genre épistolaire se posa différemment à partir du moment où apparut l'épistolier, dont les lettres «au contraire, ne s'inscrivent pas spontanément dans le genre épistolaire, dont il peut ignorer ou mépriser les lois. Leur réussite est reconnue après coup, sans avoir été recherchée».<sup>22</sup>

La question de la valeur littéraire du genre épistolaire, telle qu'elle se pose pour les lettres de Mme de Sévigné, se pose également pour toute correspondance privée, publiée *a posteriori* et sans l'assentiment explicite de l'épistolier. En effet la lettre privée, qui n'est destinée *a priori* qu'à un correspondant unique, se passe aisément d'être littérature pour exister; elle peut se contenter souvent de n'être porteuse que d'un message, ou d'une idée, sans que son rédacteur se soit livré à un effort particulier d'écriture et de mise en forme.

La critique s'est donc longuement penchée sur la question complexe de la valeur littéraire de la lettre, et a tenté, de manière plus ou moins convaincante, d'en définir certains critères d'appréciation. Il est possible de considérer avec Wilhelm Vosskamp que la publication de lettres privées, qui arrache la lettre à l'exclusivité de la sphère intime, permet ainsi

21 Roger Duchêne, *Réalité vécue et réussite littéraire: le statut particulier de la lettre*, in R.H.L.F. 1971, n°2, p.177-194, p.177. L'auteur épistolaire se sert de la forme épistolaire «pour tenter de séduire, non un correspondant particulier, mais l'ensemble des lecteurs éventuels constituant le public. [...] écrire et publier des lettres [au XVII<sup>e</sup> siècle], ce n'est pas livrer au public le chef-d'œuvre d'un art "sauvage", [...] disons d'un art spontané. C'est fournir à l'admiration des connaisseurs le résultat attendu des exercices d'une habile rhétorique, qui traite les thèmes habituels de la tradition, ou ceux, non moins convenus, qui résultent des rapports de société de l'époque.» (p.181) En définitive, seuls étaient recherchées, dans la lettre antérieure à la correspondance de Mme de Sévigné, l'ingéniosité et la réussite formelle, non la sincérité ou le naturel.

22 Les lettres des épistoliers ne sont pas alors considérées comme des œuvres littéraires, dans la mesure où ces derniers «en écrivant, n'ont songé qu'à transmettre leur message à un correspondant.», (ibid., p.181). Wolfgang G. Müller effectue une distinction similaire entre la lettre d'art («Kunstbrief»), écrite pour un large public, et la lettre réelle («der echte Brief») qui l'exclut pour se réserver à un seul destinataire, in *Der Brief* (cf. *supra* note 9), p.68.

au genre littéraire d'advenir. Aussi, aux yeux du critique, toute correspondance privée est-elle *de facto* «potentiellement littéraire». <sup>23</sup> Un point de vue que juge insuffisant et réfute pour sa part Roger Duchêne: «On pose d'ailleurs mal le problème du statut littéraire des lettres si l'on admet que toute lettre montrée devient *ipso facto* une lettre d'auteur appartenant à la *littérature épistolaire*». <sup>24</sup>

Reinhard M.G. Nickisch propose alors quant à lui de considérer, pour différencier les textes «artistiques» de ceux qui ne le seraient pas point de vue qui prend en compte, au-delà de l'intention de l'épistolier, le degré de fiction de son texte:

Prinzipiell akzeptabel dürfte es aber sein, wenn man zwecks Bestimmung des generellen Unterschieds zwischen künstlerischen und nicht-künstlerischen Texten feststellt: Die ersteren sind gekennzeichnet durch mehr oder minder bewußte Überformung mit dem Ziel ästhetisch-rhetorischer Wirkung(en) bei mehr als einer Person, bei mehr als einem Rezipienten. <sup>25</sup>

La proposition de Nickisch esquive toutefois le problème de l'appréhension de la notion du jugement esthétique, et laisse de côté le problème posé par l'intervention d'une subjectivité qui se soustrait à toute tentative de systématisation. Par ailleurs, l'établissement de critères trop définis est loin de rendre compte de la multiplicité des formes de la lettre – Alain Viala parle de «plastique polymorphe» <sup>26</sup> – qui se soustrait à toute forme de dogmatisme théorique.

Il nous semble que Roger Duchêne soit parvenu de la façon la plus convaincante à ouvrir la voie à une définition subtile de la valeur littéraire d'une correspondance privée, dont la particularité, à la différence du reste de l'œuvre d'un auteur, est de se mêler inextricablement à la biographie et à la vie réelle de l'épistolier – autant pour le problème du degré de fiction d'une lettre. <sup>27</sup> En effet, le secret de la valeur littéraire d'une corres-

23 «[...] wird die private Sphäre verlassen, kann eine literarische Gattung entstehen [...] Jede Privatkorrespondenz ist damit explizit literaturfähig», W. Vosskamp (*cf. supra* note 10), p.86 (souligné par nous).

24 R. Duchêne, (*cf. supra* note 21 ), p.187 (souligné par l'auteur).

25 R.M.G. Nickisch, Brief (*cf. supra* note 8), p.96 (souligné par l'auteur).

26 A. Viala, *La genèse des formes épistolaires* (*cf. supra* note 13), p.183.

27 «[...] dans celle de Mme de Sévigné en particulier, il faut bien accepter la donnée initiale la signification de l'œuvre se confond avec celle de la vie [...] ce que la

pondance ne réside pas seulement pour le critique dans la valeur intrinsèque formelle d'un texte en particulier, mais dans la prise en compte de l'unité fondamentale de la correspondance dans son ensemble:

La réussite de Mme de Sévigné reste exceptionnelle. C'est qu'elle n'a pas écrit des lettres réussies, mais réussi une œuvre épistolaire. [...] Pour être un grand épistolier, il faut avoir écrit un ensemble de lettres tout entier admirable et qu'il ait, avec une incontestable unité, une profonde signification.<sup>28</sup>

Une fois admise la particularité littéraire d'une correspondance – ou œuvre épistolaire – il devient possible de prendre en considération la valeur intrinsèque de chacun des textes qui la composent, sans qu'une quelconque absence de ce «bonheur de l'expression sans lequel il n'est pas d'œuvre littéraire»<sup>29</sup> ne puisse jamais remettre fondamentalement en cause la valeur littéraire du tout. Certes, les critères d'appréciation de ce «bonheur de l'expression» demeurent chez Duchêne indéfinis; mais l'on peut considérer toutefois qu'ils restent avant tout ouverts et laissés au jugement et à l'interprétation de leur lecteur.

#### 4 La lettre: bilan de la critique et proposition de définition

Comme le constate Madeleine Ambrière, l'intérêt suscité par la lettre et les correspondances privées s'est considérablement accru dans les années 1990,<sup>30</sup> et cet engouement de la critique pour le geste et l'écriture épistolaire semble se confirmer à l'heure actuelle. Il est possible que la distance prise par la critique dans les années 1970 à l'égard de la vision téléologique de l'*œuvre* ait contribué à envisager, au-delà de son incomplétude et de son caractère fragmentaire, la valeur littéraire d'une correspondance

---

marquise a été est inséparable de l'interprétation et de la beauté de son œuvre.», R. Duchêne, *Réalité vécue et réussite littéraire* (cf. *supra* note 21), p.189.

28 *Ibid.*, p.188. Une unité qui n'est d'ailleurs de l'ordre ni du fond, ni de la forme, mais qui se manifeste «dans le rapport singulier d'un être à son correspondant».

29 *Ibid.*

30 Nouvelles approches de l'épistolaire. Actes du colloque international tenu en Sorbonne les 3 et 4 décembre 1993, Paris, 1996.

privée. L'ouvrage qu'Ulrich Joost a consacré à la correspondance de Lichtenberg<sup>31</sup> illustre bien cette tendance nouvelle, qui s'attache à prendre en compte, dans une approche exhaustive, les différents aspects de la lettre. Le mérite de Joost est d'avoir su considérer la lettre tant comme mise en forme de la pensée en mot (ou geste d'écriture), que comme démarche d'écriture (ou acte de communication). La prise en compte de la dualité essentielle de la lettre nous semble fondamentale, qui replace définitivement le genre épistolaire dans sa particularité, sans que cette dernière soit source de trouble; la lettre s'impose alors comme une sorte de Janus de la littérature, la figure de cet homme aux deux visages illustrant symboliquement la dualité constitutive de ce «geste de communication et/ou d'écriture».<sup>32</sup>

Il est présent nécessaire de procéder à une tentative de définition de la lettre, telle qu'elle sera envisagée dans la présente étude. Notre définition se fondera en premier lieu sur l'article *Brief* de Wolfgang G.Müller dans le *Dictionnaire historique de rhétorique* de Gert Ueding. Cet article retrace en effet l'histoire de la lettre depuis ses origines antiques jusqu'à sa forme actuelle et la replace dans le cadre rhétorique qui a été le sien au fil des siècles. Nous retiendrons en outre de cette définition l'accent mis par l'auteur sur le destinataire de la lettre: le rapport de l'épistolier avec son correspondant («Adressatenbezug») différencie le genre épistolaire d'autres genres avec lesquels il présente des similitudes, comme l'autobiographie.<sup>33</sup>

Ulrich Joost met en avant pour sa part trois critères de définition qui inscrivent la lettre avant tout dans la concrétisation d'un schéma de communication: l'existence d'un ou de plusieurs rédacteurs et d'un seul ou d'un ensemble de destinataires précis, à qui est donnée possibilité de répondre (schéma de communication classique), la distance spatiale entre les actants (nonobstant l'importance de l'éloignement) et enfin, découlant de la séparation, la médiation du message, la plupart du temps par l'écriture. Joost rappelle également que seul le premier critère est explicite

31 Ulrich Joost, *Lichtenberg – der Briefschreiber*, Göttingen, Wallstein, 1993.

32 Nous reprenons ici le titre éloquent du colloque de Cerisy, sous la direction de Mireille Bossis (cf. *supra* note 3).

33 Gert Ueding, *Historisches Wörterbuch der Rhetorik*, Bd.2, (cf. *supra* note 14), p.60-76 (cf. également la bibliographie très complète accompagnant l'article).

dans la lettre, en vertu de son caractère appellatif, le deuxième n'étant que facultativement spécifié. L'un des mérites de cette définition réside dans le fait de qualifier, en outre, tout autre critère (le transport, l'aspect extérieur, ou tout aspect concernant le contenu et le style de la lettre) de «facultatif»<sup>34</sup>. Cette définition échappe avec adresse au piège que représente une classification de la lettre en fonction de son contenu (lettre d'amour, de confiance, de condoléances, etc.) qui néglige le caractère primordial de sa fonction communicative. Sa faiblesse est toutefois de négliger de s'interroger plus avant sur le rôle de l'épistolier.

Nous avons tenté de remédier à ce clivage en intégrant à la définition de l'acte épistolaire le postulat de l'identité de l'épistolier et du narrateur, ainsi que la dimension de l'envoi de la lettre (ou du moins l'intention manifeste de l'épistolier de se séparer de son texte). L'on se doit en effet de considérer que la lettre acquiert sa dimension de lettre à partir du moment où l'adresse à l'autre devient effective, où l'épistolier renonce à la possession de son texte pour sceller dans l'envoi son intention de communiquer avec l'autre.

Ainsi sera considéré comme lettre, dans le cadre de ce travail, tout texte non seulement adressé à un correspondant précis, mais encore envoyé, confié aux aléas du transport. Si l'adresse à l'autre garantit la situation communicative de la démarche épistolaire et empêche l'épistolier de se retrouver seul face à son texte, l'envoi concrétise pour sa part le caractère dialogique de la démarche. En outre, seules seront prises en compte dans ce travail les lettres dans lesquelles l'identité du «je» employé (narrateur) et de l'épistolier (instance écrivante à l'origine de la démarche épistolaire) est patente. Cette identité exclut de l'analyse les lettres fictives: ces dernières peuvent être considérées, en vertu d'un certain nombre de critères formels établis, comme appartenant au genre épistolaire, mais différent fondamentalement de la lettre privée et réelle telle qu'elle est envisagée présentement en ceci, que le narrateur et l'épistolier représentent deux instances distinctes, l'une empruntant l'identité de l'autre à des fins particulières.<sup>35</sup>

34 Ulrich Joost, *Lichtenberg*, (cf. supra note 31), p.46-47.

35 Sur la lettre réelle et la lettre fictive, voir Roger Duchêne, *Réalité vécue et réussite littéraire*, (cf. supra note 21), p.178 sq. Il est important de spécifier cette différenciation pour la présente étude dans la mesure où Kleist recourt à la forme